

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Hebdomadaire - Mercredi 8 juillet 2009

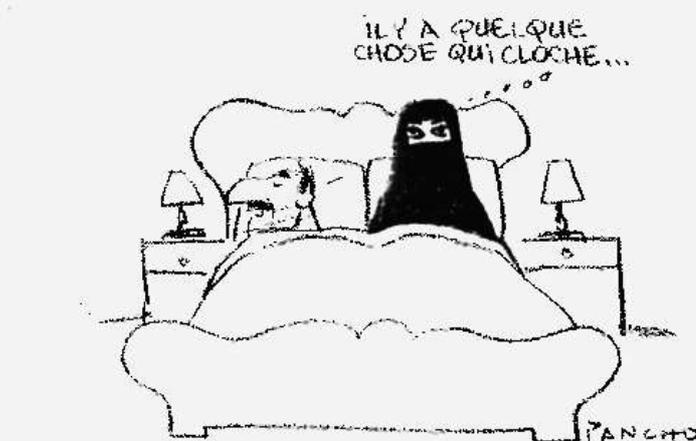
Lettrés ou pas Lettrés

Mal-être persan

Dans "Le goût âpre des kakis" (Zulma), la nouvelliste Zoyâ Pirzâd donne à sentir l'amertume de couples mal assortis et la douleur des femmes.

C'EST un art subtil, digne de la miniature persane, peut-être : une succession de scènes très brèves, prélevées tant dans le présent que dans le passé, sans indication de dates ; et peintes en peu de mots, en phrases toutes simples, avec un art consommé du détail évocateur récurrent : ces corbeaux vus sur une antenne, ou bien ce « saule pleureur face à la fenêtre de la chambre »... Au fil de ces cinq nouvelles composées de brefs tableaux, le narrateur, ou plutôt une narratrice le plus souvent, se remémore comment sa vie et singulièrement son couple en sont arrivés là.

Ecrivain iranienne d'origine arménienne par sa mère, et russe par son père, Zoyâ Pirzâd (née en 1952) est une conteuse laconique qui excelle dans la chronique douloureusement ordinaire de mariages malheureux, de séparations inéluctables, de vies qui dérivent vers la solitude. Le couple est-il toujours un naufrage ? Par petites touches, à coups de dialogues elliptiques, qui sont comme autant de coups de canif dans le contrat, elle raconte ainsi le divorce entre tradition et modernité spécifique à la société iranienne aussi bien que l'universelle divergence entre femmes et hommes.



Dans la nouvelle intitulée « Les taches », elle décrit le sort d'une femme bourgeoise dont la famille a précipité le mariage avec un mari peu empressé, et qui fait une fixation révélatrice sur les taches et l'art de les faire disparaître... « L'appartement » dessine les destins croisés d'une femme émancipée que son mari maniaque de l'hygiène voudrait confiner aux tâches domestiques, tandis qu'une autre, excellent dans les arts ménagers, se voit inversement délaissée par un mari revenu des Etats-Unis... Résultat : deux séparations. Il y a aussi le discret célibataire Hassan, témoin, dans le restaurant où il tra-

vaille, de la résurrection de son patron et ami par la grâce de sa nouvelle épouse, qui cause ensuite son déclin moral... Lors de sa séance de pêche hebdomadaire, Hassan a gardé l'habitude enfantine de parler à ses doigts de pied comme s'ils incarnaient ses proches, dont la petite Zari qu'il n'avait pas su à l'époque cueillir au vol. Ce recueil au ton désenchanté, qui rumine une mélancolie nostalgique, culmine dans la dernière nouvelle, la plus aboutie, qui lui donne son titre. La riche veuve d'un prince, sans enfants, vit seule, cloîtrée dans sa vaste demeure de Téhéran, figée dans le passé immobile, confinée dans le

culte quasi amoureux de la mémoire de son père - « que sa tombe soit bénie ! » -, qui a planté dans le jardin un plaqueminier, un arbre à kakis. Jusqu'à ce qu'elle finisse par prendre un jeune locataire, dont la fiancée, hostile, lâche : « Je n'aime pas le kaki, c'est un fruit âpre. » D'une phrase, une vie entière paraît condamnée.

Dans ces nouvelles écrites en direct de l'intérieur des foyers iraniens, l'écho du monde ou de la révolution des mollahs ne parvient qu'assourdi. Ainsi ce pèlerinage entre vieilles amies sur la tombe d'un saint imam : seul digne prétexte de voyage permis à deux dames âgées. Ou encore ce tchador noir où s'enroule élégamment la fiancée méprisante.

Impitoyable avec elle-même, Zoyâ Pirzâd s'applique une stricte méthode d'écriture : tailler toujours davantage dans ses textes, jusqu'à ne dégager que la fine nervure du quotidien ; éliminer le spectaculaire et le manifeste, en travaillant sur l'implicite, l'éclipse, le non-dit. Cet art mineur fait la saveur délicate de ces fruits littéraires.

David Fontaine

● Traduit du persan (Iran) par Christophe Bahay, 219 p., 18 €.